LES CONFÉRENCES DU VENDREDI AU TEMPLE, Pâques 2023.

Comment croire et dire sa foi aujourd'hui ?

« Le troisième, jour il est ressuscité des morts ; il est monté au ciel, il siège à la droite de Dieu, le Père tout-puissant ». (Symbole des apôtres)

I - Christ est ressuscité.

Aux origines du christianisme on trouve une énigme historique sans précédent dans l'histoire des religions : l'expansion explosive du message du Christ après un échec total. Les quelques mois de prédication de Jésus semblent avoir lamentablement échoué, même auprès de ceux qui avaient été séduits par l'enseignement prodigué par leur maître. Sitôt arrêté, condamné par les autorités civiles et religieuses, mis à mort dans des conditions ignominieuses, ses amis se débandent et se font oublier. Pourtant, du gibet du Golgotha est sortie une religion universaliste qui a eu des répercussions immenses dans le monde.

Les conditions sociales ou psychologiques du moment où Jésus a délivré son message, dans la Palestine occupée par les Romains, n'expliquent pas tout, c'est pourquoi Il convient de s'interroger sur le témoignage de ceux qui, un moment désemparés par le départ de leur maître, sont à l'origine de ce formidable mouvement spirituel. Le récit de la Passion avec son issue catastrophique a été transmis parce qu'il a été suivi du récit de la Résurrection qui a éclairé le précédent d'une lumière nouvelle.

Les récits de la résurrection ne sont pas des rapports circonstanciés des événements, au sens moderne du mot, mais des témoignages de gens engagés qui ont eu foi en Jésus, revenu à la vie, trois jours après qu'il fut mis au tombeau ; *« Si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine aussi votre foi.* »(I Co 1, 14) Ainsi Pâques apparaît comme la base constitutive de la foi chrétienne.

Pourtant, de prime abord, la croyance en la résurrection peut apparaître comme un obstacle pour l'homme moderne, dans la mesure où elle contredit aussi bien la pensée scientifique que l'expérience humaine. La vraie question est de savoir si on peut placer la résurrection de Jésus sur le même plan que les autres éléments de la tradition chrétienne primitive, à connotation mythique : la nativité, l'adoration des mages, la fuite en Égypte, les Évangiles de l'enfance en général, puis la descente aux enfers et l'ascension qui sont mentionnés dans les

Écritures et dans le *Symbole des apôtres*. Tournons nous vers le témoignage de ceux qui nous parlent de la résurrection.

1-Une certitude pour ceux qui ont vu le Ressuscité.

L'affirmation de la résurrection appartient aux couches les plus anciennes de la tradition néotestamentaire et on la retrouve proclamée par tous les écrits du Nouveau Testament sur un demi-siècle, c'est-à-dire pratiquement deux générations. On a parfois objecté qu'il n'y a pas de témoignage direct de la résurrection en ce sens que personne n'y a assisté. De fait, elle n'est jamais décrite, sinon dans un texte non canonique du second siècle, *l'Évangile de Pierre*. Autre difficulté : on relève dans les récits de Pâques des divergences et des contradictions parfois insolubles. Visiblement, les rédacteurs ne se soucient ni de l'intégralité des faits, ni de leur succession chronologique, même pas d'une vérification historique. Tout cela montre que, pour eux, l'important est ailleurs. Le temps, le lieu, les modalités, toutes choses qui pour un chroniqueur contemporain pointilleux seraient importantes, est secondaire par rapport au fait même de la résurrection qui n'est pourtant jamais mise en cause par les différentes sources.

On ne peut nier la résurrection parce que les textes en parlent de manière métaphorique. En effet, comment en parler autrement que par des métaphores ? Le mot ressusciter n'existe pas dans le grec ancien ; c'est un néologisme du Nouveau Testament qui signifie : « se tenir debout », « se lever », « se réveiller » ? Car la résurrection n'est pas un retour à la vie d'avant, la vie terrestre et mortelle. Elle est le passage à un état tout à fait différent, à une vie autre, totalement autre, *totaliter aliter*.

Paul parle du corps ressuscité comme d'un « *corps spirituel* », « *soma pneumatikon* »(1 Co, 15, 44). L'imprécision des termes utilisés pour évoquer l'existence du Ressuscité pourrait même être signe de l'authenticité d'un témoignage que l'on ne parvient pas à formuler parce qu'il n'existe pas de mots pour le traduire vraiment. Par exemple Luc, 24, 41, à propos des disciples qui découvrent Jésus vivant, utilise cette expression étonnante : « *incroyants à cause de la joie* » (*apistountôn autôn apo tês karas*), que je traduirai par cette expression contemporaine : « *C'est pas vrai, j'y crois pas* ! »

Comment se représenter l'existence de ressuscité ? Il n'y a pas de réponse. Rien à figurer ou à décrire. Seuls les symboles et les métaphores peuvent tenter de dire ce qui échappe à toute évocation. Comme de Dieu lui-même nous

n'avons de la résurrection aucune connaissance directe. Voilà pourquoi les évangélistes qui en parlent le font avec des images paradoxales. Les apôtres prennent le ressuscité pour un fantôme : « *effrayés et remplis de crainte ils pensaient voir un esprit* » (Luc 24,37), pourtant il les invite à vérifier tactilement qu'il a un corps ; il parle et il mange (v. 39-40). Par contre Marie-Madeleine ne peut le toucher (Jean 20, 16), mais Thomas y est invité (Jean, 20, 27). On le reconnaît et on ne le reconnaît pas ; il est visible et invisible ; tangible et intelligible ; matériel et immatériel. Il est ici et au-delà de l'espace et du temps. Il faut lire les récits évangéliques des apparitions pour voir la difficulté qu'éprouvent les témoins à parler de Lui et les incohérences de leurs récits.

Par résurrection, il faut entendre la victoire sur la mort par le fait du Dieu créateur pour qui rien n'est impossible. *« Dieu l'a ressuscité* » déclare Pierre dans son discours le jour de la Pentecôte *(Actes* 2, 24). Il ne s'agit pas d'un fait imaginaire, d'un sentiment imprécis, mais d'un fait réel, au sens le plus profond du terme : **une certitude**.

Il serait faux de dire que rien ne s'est passé au matin de Pâques et que tous ces récits sont mythiques, mais force est de reconnaître que ce qui est arrivé transcende les limites de la science, de la raison et de la logique, car le fait que Jésus apparaisse bien vivant à de nombreux témoins, renvoie à une forme d'existence nouvelle ; elle n'est pas objet de connaissance rationnelle, elle n'est pas irrationnelle non plus.

Lorsque Luc raconte l'épisode de la rencontre de deux disciples sur le chemin d'Emmaüs avec le Ressuscité qu'ils ne reconnaissent absolument pas, il attribue à Jésus un discours qui tente de montrer que sa résurrection avait quelque chose de logique dans la perspective de l'histoire d'Israël (Luc 24, 25-27). *« Esprits sans intelligences, cœurs lents à croire tout ce qu'ont déclaré les prophètes. Ne fallait-il pas que le Christ souffrit et qu'il entrât dans sa gloire ? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait.* » Pierre dit les choses de la même manière dans son discours au matin de la Pentecôte (Actes, 2, 29-36), discours dont la rédaction est attribuée au même Luc. Notons que si cette argumentation a sans doute ébranlé les disciples d'Emmaüs, elle n'a pas suffi à les convaincre qu'ils avaient devant eux Jésus revenu de la mot ; il a fallu un plus : *« que leurs yeux s'ouvrent* », et ce fut alors une évidence : c'est bien lui. Alors « *ils le reconnurent* ». Mais c'est précisément à ce moment « *qu'il leur devint invisible* » , ils ne peuvent le retenir avec eux (Luc 24, 30-32). On a, dans ce

récit, un bel exemple de ce qu'est la foi en la résurrection : elle relève pour les témoins d'une évidence qui est au-delà du raisonnement.

2-Jésus ne vit pas parce qu'il est prêché, il est prêché parce qu'il vit.

S'il est exact que la résurrection est un événement qui ne peut être saisi par l'investigation historique scientifique, au sens moderne du mot, on ne peut pas dire pour autant que Jésus vit uniquement dans le message qu'il a laissé et qui reste attaché à son nom, un peu comme Victor Hugo vit dans son œuvre, *Les Misérables*, ou bien Le Corbusier dans la chapelle Notre-Dame du Haut à Ronchamp. Pour Jésus, il s'agit de bien autre chose : sa résurrection est une réalité factuelle expérimentée par ses disciples qui en témoignent. Jésus ne vit pas parce que les disciples croient qu'il est vivant, mais il vit par l'action de Dieu ; ils en ont l'intime conviction. Et l'intime conviction, ça n'est pas rien, puisque c'est ce que l'on exige des jurés en dernière limite pour condamner quelqu'un à la peine capitale.

Si l'on se réfère à la célèbre formule de Bultmann qui, de son propre aveu prête à malentendu, (*Das Verhältnis der urchristlichen Christusbotschaft zum historischen Jésus*, Heidelberg, 1960, p. 27), « Jésus est ressuscité en entrant dans le kerygme », il faudrait entendre qu'il vivrait parce qu'il est prêché, de génération en génération. En réalité, c'est l'inverse : il est prêché parce qu'il vit. « *Si Christ n'est pas ressuscité, vaine et notre foi* », déclare Paul. (1 Co, 1,14) C'est parce qu'il a bien ancrée en lui cette intime conviction, qu'il ose s'adresser à ses auditeurs, même les plus sceptiques, par exemple les philosophes de l'aréopage d'Athènes. Lorsqu'il leur délivre le message pascal, ils lui rétorquent avec condescendance : « *nous t'entendrons une autre fois sur ce sujet* » (*Actes*. 17, 32). Pourtant ces résistances n'ont pas empêché Paul de poursuivre inlassablement sa mission, et le message de se propager.

Le plus ancien témoignage pascal qui nous soit parvenu, se trouve dans la première lettre de Paul aux Corinthiens qui fut écrite vers l'an 54, soit une vingtaine d'années à peine après la mort de Jésus. Ce témoignage est d'une extrême concision et donne un minimum d'informations, ce qui le rend d'autant plus crédible : Aucune description, aucune donnée de temps en dehors des trois jours, ni de lieu : « *Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'avais reçu moi-même. Jésus est mort pour nos pêchés selon les Ecritures, il a été enseveli, il est ressuscité selon les Ecritures. Il est apparu à Céphas puis aux Douze. Ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois ; la plupart sont encore vivants et*

quelques uns sont morts. Enfin il est apparu à Jacques et à tous les apôtres. En tout dernier lieu il est apparu à moi, l'avorton. » (I Co. 15, 1-9) Lorsque Paul écrit cela, il y avait encore des centaines de témoins qui pouvaient confirmer qu'ils avaient vu le Christ vivant, Paul ne pouvait mentir, au risque d'être traité d'imposteur.

Même sobriété dans le plus ancien récit pascal des Évangiles, celui de Marc (16, 1-8), écrit entre 65 et 70. *« Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, Mère de Jacques et Salomé allèrent acheter des aromates pour l'embaumer. De grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe, le soleil étant levé. Elles se disaient entre elles : qui nous roulera le pierre du tombeau ? Et, levant les yeux, elles voient que la pierre était roulée, or, elle était très grande. Entrées dans le tombeau elles virent, assis à droite un jeune homme vêtu d'une robe blanche et elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit : « ne vous effrayez pas ; vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié, il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé, mais allez dire à ses disciples et à Pierre, il vous précède en Galilée et c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. » Elles sortirent et elles s'enfuirent loin du tombeau, toutes tremblantes et bouleversées et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur*. » Je vous ai lu ce texte car il est le premier témoignage évangélique de la vie nouvelle du Christ après sa mort : il est brut, sobre, et se termine par la peur, la fuite et le silence et non pas par l'exaltation de gens illuminés qui cherchent à convaincre. Etonnant.

Pour information, il faut distinguer ce récit de la finale de Marc 16, 9-20 que tous les exégètes reconnaissent comme plus tardive et recopiée de Matthieu et Luc. Tout le monde s'accorde aussi pour estimer que la finale primitive de Marc est tronquée. Il est probable que le document disparu devait relater, comme Matthieu ou Luc les apparitions du Ressuscité en Galilée. Matthieu et Luc contiennent des ampliations du récit de la Résurrection dues, notamment, à des considérations apologétiques. L'Évangile de Jean, le plus tardif, mis en forme à la fin du Ier siècle, contient d'autres éléments et d'autres thèmes qui ne sont pas dans les synoptiques.

De cette évolution de la tradition pascale sur près d'un demi-siècle, on peut déduire que l'état des sources ne permet pas de se prononcer sur l'exactitude strictement historique, au sens moderne du mot, des nombreux développements, infléchissements et arrangements subis par le message pascal, ce qui n'exclue pas la réalité fondamentale des faits rapportés. Ce qui est capital et qui est attesté par tous les témoins, c'est **leur profonde conviction que le Jésus qu'ils ont vu,**

arraché à la mort par la puissance de Dieu, vit désormais d'une vie nouvelle.

3-Sur quoi repose la foi des apôtres en la Résurrection ?

Comme on l'a dit, le plus ancien témoignage de la résurrection de Jésus, celui de Paul (1 Co 15), ne fait pas allusion au tombeau vide, mais Paul, juif orthodoxe, formé à Jérusalem par le rabbin Gamaliel, avait une conception juive de l'unité du corps et de l'esprit telle qu'il ne pouvait imaginer une résurrection sans tombeau vide. En effet il se représente le Ressuscité comme un homme total qui n'est pas « délivré », au sens platonicien, de sa corporéité pesante, mais il est glorifié **avec** elle. De toute façon, ce n'est pas le tombeau vide qui est au centre des narrations des évangélistes ou de Paul, mais le message de la résurrection. C'est ce dont attestent les disciples d'Emmaüs, au dire de ceux qui se sont rendus au tombeau, le premier jour de la semaine : « *Quelques femmes de notre groupe sont allées au tombeau de très bonne heure et elles n'ont pas trouvé son corps ; elles sont même venues nous dire qu'elles avaient eu une apparition : des anges qui disaient qu'il est vivant. Quelques uns de nos compagnons sont allés au tombeau et ils ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu* » (Luc 24, 22-24). Les femmes venues embaumer le corps au matin de Pâques n'ont pas cru en raison du tombeau vide, après tout quelqu'un avait pu enlever le cadavre. L'affirmation de ce vide était le signe destiné à confirmer que celui qui apparaissait était bien ce Jésus de Nazareth que l'on avait crucifié et déposé dans le tombeau, la veille du shabbat, elles en étaient témoin

Selon Paul, sa conviction que Jésus est vivant, s'appuie sur le témoignage des apparitions qui remontait aux origines de la chrétienté primitive, ainsi que sur sa propre expérience, alors qu'il était sur le chemin de Damas. Au moment où il écrit, comme on l'a dit, ces témoignages étaient vérifiables, on pouvait interroger et questionner ceux qui avaient vu. Ils confirment que les apparitions de Jésus ressuscité ne sont pas seulement des faits théologiques.

Il est clair, lorsqu'on lit les Evangiles et les *Actes*, que les disciples ne sont pas venus à la foi à partir de leur réflexion mais en raison de leurs expériences vécues avec le Ressuscité. La foi commence par la rencontre de quelqu'un qui a pris l'initiative de cette rencontre. Jésus ne vit pas parce que ses disciples ont foi en lui, mais c'est lui qui en se manifestant à eux leur a permis de croire et de professer leur foi. Les apôtres témoignent de la résurrection mais elle n'est pas

un produit de leur foi. Autrement dit, les rencontres avec Jésus ressuscité, qui demandent toujours à être expliquées et situées dans un contexte kerygmatique (de prédication) sont une découverte du crucifié vivant, dont le surgissement du tombeau est une initiative qui revient à Dieu. L'expérience de Paul sur le chemin de Damas a constitué la dernière et ultime étape de cette initiative divine.

4-Et nous, pourquoi pouvons nous croire ?

Nous avons la réponse dans cette phrase que la communauté johannique a ajoutée au quatrième Évangile après la disparition de Jean, au début du second siècle : « *C'est ce disciple (Jean) qui témoigne de ces choses et nous savons que son témoignage est conforme à la vérité* » (Jn 21,24). Pour nous, ni tombeau vide ni apparitions, nous devons nous en remettre au témoignage fondamental de ceux qui ont vu et qui sont morts, sans se dédire, mais en confirmant ce qu'ils savaient. Ils nous disent : le Christ n'a pas été englouti dans la mort après avoir été mis au tombeau, il vit pour toujours avec et par Dieu. Les récits des apparitions ont pour but de nous faire comprendre que la vie du Christ désormais ressuscité ne peut s'expliquer par des concepts, car les arguments ne suffisent pas à traduire l'expérience de ceux qui l'ont vu : on a besoin pour cela du truchement de narrations symboliques.

Après sa mort, le Christ s'éveille à une vie nouvelle, ineffable (*qui ne peut être dite*), et il retourne à son Père, sans que l'on ait, évidemment besoin d'imaginer un déplacement spatio-temporel. Après la mort, la réalité espace-temps n'existe plus puisque l'on est dans l'éternité de Dieu. Par conséquent avec l'ascension on est dans un récit mythifié. Cela apparait à l'évidence à travers les différents récits qui en sont faits dans le Nouveau-Testament : Chez Matthieu, l'Ascension semble se situer en Galilée sur une montagne, sans mention de date ; Jean y fait seulement allusion dans ces mots à Marie-Madeleine, au matin de Pâques : *« Je monte vers mon Père* » (20, 17)) ; pour Luc, dans son *Évangile,* elle a lieu près de Jérusalem ; dans les *Actes,* quarante jours après Pâques. Quarante est un chiffre à valeur symbolique qui a de nombreuses occurrences dans la Bible : c'est le temps qu'il faut attendre pour passer d'un certain état à un état supérieur (les 40 ans des Hébreux dans le désert ; les quarante jours de jeûne de Jésus…) Les récits de l'Ascension ne présentent donc pas de concordance de lieu ni de temps. Il a fallu aux apôtres un certain temps et de nombreuses apparitions pour arriver à la conviction que le Christ ressuscité est vivant, tellement la chose leur semblait incroyable. Dans ces conditions le récit

lucanien de l'Ascension au bout de 40 jours a surtout valeur pédagogique : il veut montrer que le temps des apparitions est clos et qu'il faut compter maintenant sur la présence du Christ dans le monde, par son Esprit.

Résurrection, Ascension, Glorification près du Père, ne représentent qu'un seul et même mouvement. S'il fallait traduire cette réalité en une image, je retiendrais la sculpture d'une plaque d'ivoire datant des environs de l'an 400, conservée à Munich. Elle représente le Christ sortant du tombeau au matin de Pâques et s'élevant à grandes enjambées vers les cieux, tiré par la main du Père jaillissant des nuées.

II - Comment peut-on concevoir la résurrection des morts ?

«J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir »

Tout homme, croyant ou incroyant se trouve affronté à la grande, à la décisive alternative : la mort est-elle mort pour aller vers le néant, ou mort pour une réalité ultime ? La mort est-elle l'absurdité ultime de la vie humaine ou est-elle entrée dans la réalité de Dieu, la plus réelle de toutes les réalités ? Mais ce « mourir en Dieu », ce n'est pas un processus naturel, une aspiration de la nature qui devrait être nécessairement comblée. La mort est l'issue inéluctable pour l'homme ; la vie nouvelle est don, grâce de Dieu. C'est l'Esprit de Dieu qui appelle, accueille, reçoit l'homme dans sa réalité ultime, insaisissable. C'est donc lui qui l'accepte et le sauve définitivement. Comme pour la première création, celle du début, nous avons un nouvel acte créateur, à la fin, acte que l'on ne peut se représenter, qui appelle à l'existence ce qui n'est pas. La foi en la résurrection nr vient donc pas s'ajouter à la foi en Dieu, mais n'est qu'une radicalisation de cette foi en Dieu, foi qui ne s'arrête pas à mi-chemin mais qui va logiquement jusqu'au bout. Il s'agit d'une foi où sans preuve rationnelle, péremptoire, mais dans une confiance pleinement raisonnable, l'homme se fie en ce Dieu du commencement, pour reconnaître en lui aussi le Dieu de la fin, le créateur du monde et de l'homme qui les conduit jusqu'à leur accomplissement.

Celui qui commence son Credo en affirmant sa foi en Dieu, « créateur tout-puissant, peut donc tranquillement l'achever en affirmant sa foi 'en la vie éternelle ». Parce que Dieu qui est l'Alpha est aussi l'Oméga. Le créateur tout-puissant qui appelle du néant à l'être, peut aussi appeler à la vie par delà la mort. Qu'est-ce qui fonde cette foi pour les chrétiens ? Rien d'autre que cette conviction que Dieu lui-même a justifié par la résurrection Jésus le Crucifié, l'innocent exécuté. C'est bien ce qu'affirme Paul :

Ce qui est vrai pour la résurrection du Christ, au dire de l'apôtre, l'est aussi pour ses frères en humanité. « *Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui sont morts. En effet, comme la mort est venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts : comme tous meurent en Adam, en Christ tous recevront la vie*. » (I Co 15, 20-22).

Cette lettre de Paul répond à la question que tout le monde se pose normalement : *Mais alors, dira-t-on comment les morts ressuscitent-ils ? Avec quel corps reviennent-ils ? Réfléchis. Toi, ce que tu sèmes, ne reprend vie qu'à condition de mourir. Et ce que tu sèmes n'est pas la plante qui doit naître, mais un grain nu, de blé ou d'autre chose. Ensuite, Dieu donne vie comme il le veut, à chaque semence de façon particulière. Il en est ainsi pour la résurrection des morts, semé corruptible, on ressuscite incorruptible ; semé méprisable, on ressuscite dans la gloire ; semé dans la faiblesse, on ressuscite plein de force ; semé cops animal, on ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps animal, il y a un corps spirituel. C'est ainsi qu'il est écrit, le premier homme, Adam* (l'humanité originelle) *fut un être animal doué de vie, le dernier Adam* (le Christ), *un être spirituel donnant la vie.* » 1Co 15, 35-45.

Selon Paul, qui utilise ici des métaphores comme il l'a fait pour la résurrection du Christ, ceux qui sont en communauté de destin avec Jésus auront donc part à sa victoire sur la mort. Ils vivront. Mais que signifie vivre ? Ce n'est pas le retour à une vie spatio-temporelle, évidemment, mais une vie avec ce qui fait notre identité profonde et véritable, riche de ses actions et de son histoire. Je serais tenté d'interpréter ainsi ce passage de II Co, 5,1-13 : « *Car nous le savons, si notre demeure terrestre qui n'est qu'une tente (le corps physique), se détruit, nous avons un édifice, œuvre de Dieu, une demeure éternelle qui n'est pas faite de main d'homme (le corps glorieux). Et nous gémissons dans le désir ardent de revêtir par-dessus l'autre, notre habitation, pourvu que nous ne soyons pas trouvés nus.* ». Cet énigmatique « pourvu que nous ne soyons pas trouvés nus » ne signifierait-il pas que nous avions la possibilité, durant notre vie terrestre, de tisser des relations dans lesquelles prévalait le respect des autres et la fraternité ? Si tel a été le cas nous ne serons pas nus.

Alors, qu'est-ce qui attend l'homme lorsqu'il atteint le moment ultime de sa vie terrestre ? Non pas le néant mais le passage vers le Tout que juifs, chrétiens et musulmans appellent Dieu. La foi en la résurrection est une foi en Dieu qui ne s'arrête pas en chemin mais qui, logiquement, va jusqu'au bout. Sans preuve rationnelle, mais avec une confiance pleinement raisonnable, l'homme se laisse convaincre que le Dieu du commencement est aussi celui de la fin : le créateur

de l'humanité et du monde est aussi celui qui mène toutes choses à leur perfection. Le Tout-puissant qui a appelé du non être à l'être peut appeler de la mort à la vie : « *Abraham est notre père devant celui en qui il a cru, le Dieu qui fait vivre les morts et appelle à l'existence ce qui n'était pas* » (Ro 4, 17) L'homme ressuscité qui a vécu selon le Christ est enfin un homme accompli.

III - Qu'en est-il du jugement dernier qui fait l'objet d'un article du Symbole des apôtres ?

« Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts »

Jugement dernier ! Ce seul mot évoque immédiatement les scènes eschatologiques du retour du Christ à la fin des temps avec anges, trompettes et signes extraordinaires dans les cieux, telles qu'on peut les lire dans Mt 24, 26-35 ou Lc 17, 23 sq ; I Thes 4, 15-18 II Thes 1, 7-10. Trompettes également, anges et mises en scène fantastiques pour les visions de Jean dans le livre de l'Apocalypse (Ap 6, 12-sq 11, 15sq). Cette littérature néo testamentaire difficilement recevable aujourd'hui car elle est en déphasage complet avec notre conception du monde, s'inscrit directement dans le contexte des apocalypses juives dont elle reprend le thème et les images. Laissons les apparitions du Christ de la Parousie trônant sur un siège impérial, entouré d'anges ; les escortes de vieillards avec leurs harpes ; les cortèges d'élus et les cascades de damnés illustrant les tympans des églises romanes, ou les fresques murales, depuis le Moyen-âge, jusqu'à la Renaissance avec l'éblouissante peinture de la Chapelle Sixtine. Laissons tout cela à la contemplation esthétique et reconnaissons que nous sommes là dans le symbole et le mythe. Tout en nous rappelant que mythes et symboles sont souvent la traduction imagée de réalités profondes, nous pouvons essayer de voir comment on peut exprimer dans un langage plus adapté une vérité indiscutable : le monde matériel, tel que nous le voyons, aura une fin et chacun de nous aussi.

Comment peut-on garder la notion de jugement en la débarrassant de toute sa phraséologie mythique ? Puisque selon notre foi les hommes ressusciteront après la mort, résurrection, jugement et entrée dans le Royaume céleste sont à considérer comme un seul et même mouvement hors du temps. En effet, avec la mort on n'est plus dans l'espace ni dans le temps, mais dans l'éternité divine. Lorsque chacun a atteint son *eschaton* (sa fin terrestre), il s'éveille à une vie nouvelle, totalement autre que celle qu'il a vécue sur terre. Le jugement est alors un constat : chacun, justifié par grâce, vit en Dieu. « *Dieu nous a réconciliés avec lui par la mort de son Fils… Mais maintenant, nous*

sommes réconciliés, nous sommes sauvés par la vie du Christ ressuscité. » (Ro, 5,10-11). On peut supposer que la victime et le bourreau n'auront certainement pas le même destin, la même « qualité » de vie. Mais laissons au Dieu à la fois juste et miséricordieux le soin de juger chacun. Il ne nous appartient pas à nous humains, de décider à sa place.

Reste la question de la liberté, de l'acceptation ou du refus de cette vie nouvelle, tout autre. Elle renvoie à la question philosophique de l'être et du non être, de la plénitude de l'existence et du néant, qu'on n'abordera pas ici.

IV- Une vie nouvelle, dans un monde nouveau : le Règne de Dieu est advenu.

Par contre, on ne peut dissocier la résurrection des morts du pourquoi de la création d'un monde voulu bon par Dieu, dont on constate qu'il est imparfait, soumis à la mort et à la finitude, dans lequel le mal semble régner en maître. La finalité de cette création divine s'inscrit dans un plan divin, qui dépasse notre intelligence ; elle est exposée de manière poétique mais néanmoins très profonde dans le cantique placé au début de la Lettre aux Colossiens I, 12-20.

« *En lui (le Christ), nous sommes délivrés, nous sommes pardonnés. Il est l'image du Dieu invisible, premier né de toute créature, car en lui tout a été créé, dans les cieux et sur la terre, les êtres visibles comme les invisibles… Tout est créé par lui et pour lui. Il est avant tous les êtres et tout subsiste en lui. Il est aussi la tête du corps, la tête de l'Eglise. Il est le commencement, le premier né d'entre les morts, puisqu'il devait, en tout, avoir la primauté.* ***Car Dieu a voulu qu'en Christ toute chose ait son accomplissement total****. Il a voulu tout réconcilier par lui et pour lui, sur la terre et dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix. »*

Une autre réponse à la finalité de la Création se trouve dans l'Epître aux Romains qui est une véritable synthèse de la théologie paulinienne :

« La Création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. Livrée au pouvoir du néant, non de son propre gré mais par l'autorité de celui qui l'a livrée, elle garde l'espérance car elle aussi sera délivrée de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté des enfants de Dieu. Nous le savons en effet, la Création toute entière gémit, encore maintenant, dans les douleurs de l'enfantement. Elle n'est pas la seule : nous aussi qui possédons les prémices de l'esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps.» (Rm. 8, 19-23)

Par conséquent, pour Paul, toute la Création, et pas seulement l'humanité, mais avec l'humanité réconciliée par l'incarnation du Fils, toute la Création est dans l'attente eschatologique d'une existence autre, pleinement accomplie par et en Dieu. Ce passage de l'Epître aux Romains n'est intelligible que si l'on comprend qu'il y a communauté de destin, je dirai écologique, entre la création toute entière et l'humanité.

Paul clôt ce paragraphe en introduisant la belle métaphore de l'accouchement qui marque le début d'une vie nouvelle ; l'accouchement du monde, associé à la fin des temps dans les traditions juives, est étendu ici à tout le temps écoulé depuis Adam, c'est-à-dire depuis l'origine de l'humanité. **Cet accouchement est terminé avec la fin de la vie terrestre pour chacun de nous** ; à ce moment, nous avons atteint notre *eschaton* ; nous sommes vivants, humains accomplis, dans l'éternité.

La création dans son ensemble, entièrement renouvelée, et les derniers humains, s'il en reste encore, entrera elle aussi dans l'éternité divine. Cela arrivera lorsque « les temps seront accomplis». Car le temps, lié au monde matériel, tel que nous le connaissons, finira avec lui. C'est une certitude.

André BONNERY.